

le bourdonnement confus de ces milliers d'insectes piqueurs qui se balancent en nuages épais dans les forêts américaines, au milieu des vapeurs chaudes qu'on voit s'élever du fleuve, et qui, vers la fin du jour, s'abaissent sur la savane comme un linceul de mort.

Si quelque voyageur eût pénétré dans cette solitude, voilà ce qu'il eût vu, et je n'ajoute rien à la terrible vérité. Une femme qu'à ses vêtements de soie en lambeaux, à la chaîne d'or qui pendait encore à son cou, on pouvait reconnaître pour avoir joui de toutes les mollesses de l'opulence, une pauvre femme n'ayant plus de force que par son âme n'ayant plus de courage que par son cœur, était couchée près de sept cadavres. Ces cadavres ne sont pas sanglants, le jaguar ne les a pas déchirés, l'Indien ne les a pas frappés de sa flèche empoisonnée ; une mort bien plus lente les a abattus de son souffle invisible : c'est la faim qui les a tués.

Parmi ces corps livides, il y a trois jeunes femmes, deux enfants, deux hommes qui ont dû résister longtemps, car ils ont encore l'aspect de la force. Mais je me trompe, le moins âgé n'est point mort encore ; il bégaye des mots d'agonie, et cette femme dont je vous parlais tout à l'heure, elle se lève avec effort ; elle veut encore entendre une voix humaine au milieu de cette solitude qui va rentrer dans un affreux silence ; elle veut recueillir les dernières paroles de son frère, car cet homme c'est son frère, et elle comprend, à ses propres tourments, que c'est pour la dernière fois que les sons rauques de sa voix se mêleront au souffle oppressé qui s'arrête... Ce cadavre vivant la regarde, puis il retombe dans une morne stupeur ; il aspire avec effort l'air embrasé de la forêt, jette un cri... c'est le dernier... Et elle, quand il est mort, elle ne peut croire à tant de misères ; elle arrache avec égarement quelques feuilles, non pas pour elle que la faim dévore, mais pour cet ami, l'unique ami qu'elle ait dans le désert ; elle lui présente avec angoisse un fruit desséché... Penchée au-dessus de lui, elle interroge son œil morne, qui n'a pu se fermer... Non, les dents du malheureux, serrés par la faim, ne s'ouvriront plus. Elle le comprend ; elle s'agenouille et elle prie... Qui lui fera entendre une voix humaine, une voix de secours ? elle est seule à cent lieues de toute terre habitée... Voyez, elle voudrait donner la sépulture à son frère bien-aimé : elle ne le peut pas, la terre résiste à ses efforts. Quelle misère !... et je n'ai dit que la vérité.

Au bout de deux jours, elle songe à fuir ; il faut qu'elle revoie son mari, puisque c'est pour le revoir qu'elle a entrepris ce voyage. Il y a mille lieues jusqu'au bord de la mer : elles les fera... Mais elle n'a pas mangé depuis plusieurs jours ; ses pieds délicats sont déchirés par les épines ; qu'importe ! elle pend les souliers des morts, et voilà qu'elle fuit dans la forêt sans fin.

Maintenant, Mme Godin des Odonais (car vous avez compris son nom par ses misères), Mme Godin marche toujours au milieu de ces grands arbres ; et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'elle marche sans but, n'ayant qu'une seule pensée... Son imagination, frappée d'épouvante, peuple ces grands bois de fantômes ; et cependant elle a bien assez des réelles horreurs de cette solitude : pour les comprendre il faut les avoir éprouvées. Quelquefois, aux milieux du crépuscule sinistre qu'amène la fin du jour, elle s'arrête, croyant qu'une voix l'appelle ; ce n'est que le cri du hocco, dont le murmure ressemble au murmure d'un mourant ; en d'autres endroits, si elle regarde en l'air, deux yeux de feu paraissent entre des lianes ; c'est un singe belzébuth qui s'échappe en sifflant. Maintenant, voilà qu'elle franchit une grande flaue verdâtre, au risque de se noyer ; elle cherche à se retenir aux gerbes qui croissent sur les bords ; un palmier épineux lui fait une plaie douloureuse en la sauvant. Mais comment ira-t-elle plus loin ? voilà qu'elle entre au milieu de ces grandes herbes qui vous font des incisions si rapides et si froides sans faire jaillir le sang ; voilà que des milliers de carapates joignent leurs horribles piqûres aux piqûres des cactus et aux morsures brûlantes des grandes fourmis. Tout à l'heure, elle a voulu monter sur un énorme tronc d'arbre que l'action des siècles a miné sourdement ; son pied s'est enfoncé dans ce cadavre de végétal, et des milliers de scorpions s'en échappent en agitant leurs aiguillons. L'obstacle est cependant franchi ; un frôlement s'est fait entendre, deux étincelles verdâtres ont brillé dans l'ombre, elle a entendu un sourd miaulement : c'est un jaguar ; mais il est rassasié sans doute, et il fuit, comme cela arrive souvent au tigre d'Amérique, l'être le plus capricieux que l'on connaisse dans sa férocité. Ah ! sans doute, dites-vous, c'est trop de misères ; ce récit terrible est imaginaire... Ce récit n'est rien auprès de ce qu'éprouva Mme des Odonais.

Maintenant qu'elle est tombée sans force au pied d'un arbre, qu'elle promène ses regards autour d'elle, qu'elle interroge avec anxiété tous les bruits, et qu'après s'être assurée que tout est en silence, elle demeure pour quelques instants dans un sombre repos, je vais vous dire comment elle se trouve seule dans cette grande forêt des bords du Bobonasa.

III

Lorsqu'un bruit vague, traversant le désert, avait appris à Mme Godin des Odonais que, par l'ordre exprès du roi de Portugal, une embarcation commode était armée pour qu'elle pût descendre le grand fleuve et rejoindre son mari, nulle considération ne l'avait arrêtée. Ni les souvenirs qui l'attachaient au tombeau de sa fille, ni les périls, dont moins qu'une autre